

probables : le séjour à Vaumurier au temps de la seizième Provinciale, soit fin novembre-début décembre 1656, & le séjour signalé par Carcavi en août 1659. Comme les précédents, ces séjours auraient certainement été de courte durée.

En somme, même en calculant largement & en tenant compte de séjours sur lesquels nous ne posséderions aucune donnée, on peut tout au plus considérer que Pascal a passé deux mois de sa vie à Port-Royal-des-Champs. On le voit, même après sa seconde conversion, il reste beaucoup plus étroitement mêlé au monde qu'on ne l'imagine généralement. Cette constatation est d'importance pour l'interprétation de sa personnalité. Elle n'ôte rien à la valeur du témoignage religieux qui se dégage de sa vie & de son œuvre, mais elle lui donne un sens un peu différent de celui auquel on est habitué. On a trop tendance, — la faute en est peut-être à Sainte-Beuve & au romantisme, — à se représenter le chrétien selon l'esprit de Port-Royal comme un solitaire. Port-Royal a formé des solitaires, mais il a formé aussi des hommes d'action, des chrétiens menant dans le monde une vie de prière, de charité & d'apostolat : je pense en particulier à l'admirable figure, trop peu connue, de Charles Maignart de Bernières. Pascal appartient évidemment à ce second groupe. Il semble que, considéré comme tel, il apparait plus humain, plus vivant & plus proche de nous.

Jean MESNARD.

VERS LE PASCAL DE L'HISTOIRE

LES modernes « pascalins » peuvent marquer d'un caillou blanc l'année 1951. Elle a d'abord vu la réimpression de *Pascal & la doctrine de Port-Royal*, article ancien de Jean Laporte que rien n'a encore remplacé. L'éditeur a eu l'heureuse idée d'y joindre le court essai de synthèse sur *le Jansénisme* que le regretté philosophe avait publié dans *l'Histoire générale des Religions*¹. D'autre part, le second volume de *l'Histoire de la littérature française au XVII^e siècle* de M. Antoine Adam (le grand prix de la Critique a justement attiré sur elle l'attention du public lettré) s'intitule *l'Époque de Pascal*². On ne peut trop regretter que le manque de courage des éditeurs en ait retardé de plusieurs années la publication. Bien qu'il souligne que l'aspect littéraire du mouvement port-royaliste n'est qu'accessoire, le professeur de l'Université de Lille réussit en effet à donner de celui-ci une idée à peu près complète. Fidèle à la méthode où il est passé maître, M. Adam replace d'abord les individus & les œuvres dans l'histoire générale de leur temps. Il signale ainsi l'importance du rôle d'Andilly dans les lettres & dans la politique³; de nouveau, il ramène l'attention sur l'Hôtel Liancourt. M. Adam donne ensuite un aperçu des querelles religieuses, dominées bien plus par le problème de l'Amour de Dieu que par

¹ *Études d'histoire de la philosophie française au XVII^e siècle*, Paris, J. Vrin, 1951.

² Paris, Domat, 1951.

³ Une étude du Rév. Tom. T. Edwards (Harvard) montrera bientôt qu'il fut loin de rester inactif pendant la Fronde.

celui de la liberté. Complétant Laporte par Troeltsch il propose en outre des hypothèses sociologiques neuves & suggestives. Ces préliminaires lui permettent, quand il aborde Pascal lui-même, d'insister sur son œuvre scientifique & sur sa période mondaine. Non seulement il manifeste une remarquable connaissance de la bibliographie du sujet¹, mais il y joint des documents nouveaux, tirés en particulier de la *Précieuse* de l'abbé de Pure & du *Journal* de Huyghens : ils montrent l'apologiste dînant avec Mitton & Méré à une date aussi tardive que la fin de 1660. On ne s'étonnera donc pas que M. Adam s'attarde sur les sources profanes des *Pensées*, Giordano Bruno & Hobbes. Il montre un très grand talent dans l'utilisation des rares données du problème & n'omet d'ailleurs pas de rappeler que le *De civitate Dei* avait déjà parlé à peu près comme le *Leviathan*. Enfin une conclusion profonde & originale rapproche Pascal de Rousseau & de Kant : elle aurait été plus solide encore si l'auteur avait mieux précisé le sens qu'il donne aux systèmes de ces deux philosophes. Mais son cadre l'a visiblement gêné.

Plus heureux, M. Jean Mesnard a pu, non seulement nous communiquer le résultat de recherches toutes récentes, mais encore éviter de subordonner l'étude de Pascal à aucune autre considération. Son *Pascal, l'homme & l'œuvre*² montre une si parfaite familiarité avec les travaux antérieurs, les sources inédites & les problèmes connexes³, une telle sûreté de jugement, que les tenants

¹ L'impartialité obligeait-elle pourtant à accorder confiance aux racontars des PP. Rapin & Pirot ?

² Coll. Connaissance des Lettres. Paris, Boivin, 1951.

³ Signalons en particulier une introduction très neuve sur le Paris de 1631 & l'importance constamment attachée aux relations de voisinage, beaucoup trop négligées jusqu'ici.

de la critique interne ne manqueront pas d'y voir le fruit d'une « vie avec Pascal ». La carrière de M. Mesnard n'a pourtant pas encore été bien longue & nous sommes heureux de saluer les magnifiques promesses qu'apporte son « coup d'essai ». Ce petit livre, d'une étonnante densité, sera désormais le bréviaire de tous ceux qui s'occuperont de Pascal. Les profanes y seront frappés de la clarté, de l'art de l'exposition, mais aussi de l'intérêt passionnant du fond, où la sérénité de l'historien n'exclut pas, bien au contraire, une intime communion avec un auteur « actuel » entre tous. Les spécialistes salueront souvent au passage des découvertes importantes ; plus souvent encore ils sentiront derrière de courtes phrases de beaux articles en réserve : & les lecteurs de ce *Bulletin* ou ceux de *XVII^e siècle* savent déjà que la puissance de la synthèse s'allie chez M. Mesnard à une exactitude digne de Tillemont dans l'étude minutieuse de textes qu'on avait, avant lui, lus négligemment ou dédaignés sans remords.

Non moins qu'aux qualités personnelles de M. Mesnard, ce succès surprenant est dû à l'emploi de la méthode qui, seule, peut arracher les auteurs du XVII^e siècle à la polémique & à la critique impressionniste : « celle qui consiste à suivre pas à pas les documents ». Ces documents, il n'a pas craint de se « salir les mains » pour les chercher &, avec l'aide d'archivistes éclairés, a fait sur les rayons du Minutier central une abondante moisson. Elle lui a fourni nombre de faits & de dates & lui a surtout permis d'entreprendre la critique des sources biographiques. Les anecdotes bien postérieures de Marguerite Périer n'y ont pas résisté. En revanche, la *Vie* de Gilberte est généralement exacte ; elle ne sacrifie même pas la période mondaine aussi complètement que le ferait croire le texte

tronqué donné par Brunschvicg (M. Lafuma a en effet découvert qu'il ne reproduisait pas le manuscrit de la Mazarine qu'il prétendait publier). Il ne reste pas moins que la narratrice a voulu faire œuvre d'édification & que l'ascétisme qu'elle attribue à son frère est celui de ses derniers mois, période où elle l'avait beaucoup mieux connu. On l'excuse d'ailleurs d'avoir stylisé une évolution dont M. Mesnard marque toute la complexité. Ce n'est pas une ou deux fois, mais à bien des reprises que Pascal a voulu abandonner les sciences & qu'il a pensé à la retraite : pourtant, peu de mois encore avant sa mort, nous le rencontrons dans le monde (« ni farouche ni solitaire », dit très bien son nouvel historien) & nous le voyons succomber à son amour-propre de mathématicien génial. Bien que, à partir du moins de 1654, ses progrès soient indéniables, « la conversion était, en un sens, toujours à recommencer ». L'intéressé l'ignorait moins que personne & ce doit être en 1659 que sa prière « pour le bon usage des maladies » la demandait à Dieu.

Dans cette enquête difficile M. Mesnard ne néglige aucune source d'information & il en trouve de précieuses là où on ne pensait guère à en chercher, dans les *Provinciales* : elles manifestent pourtant un « affinement progressif du sens religieux de l'auteur ». Il met d'ailleurs dans un nouveau jour ce livre si fameux & encore si mal compris, non par des discussions sur la bonne foi de Pascal ou sur l'essence de la casuistique, mais par l'exacte description des deux courants qui s'opposaient dans la Contre-Réforme. M. Mesnard montre fort bien, en s'appuyant sur le remarquable article *Probabilisme* du P. Deman, que, loin de condamner la recherche sincère du devoir présent, Pascal n'a dénoncé que les laxistes qui s'évertuaient à le concilier avec l'intérêt. Ils fournissent

des arguments aux calvinistes, affirmait-il dans le *Cinquième écrit pour les curés de Paris* : de fait la condamnation portée en 1677 par Innocent XI (on peut, pour une large part, y voir une conséquence lointaine des *Provinciales*) parut à Leibniz ôter un grand obstacle au rétablissement de l'unité.

Si M. Mesnard n'a trouvé pour l'étude des *Petites Lettres* que des secours indirects & encore bien insuffisants, il a eu en revanche la joie de pouvoir s'appuyer sur les excellents travaux qui ont, ces dernières années, transformé complètement le problème des *Pensées*. On avait, jusqu'alors, eu le droit de rapprocher à sa fantaisie des fragments que l'auteur semblait avoir laissés dans un désordre absolu. Aussi la signification en était-elle, comme il le dit lui-même de la raison, « ployable en tout sens » &, malgré les efforts déployés de tant de grands esprits, on ne peut dire qu'elle ait été beaucoup mieux connue au bout d'un siècle que lorsque V. Cousin découvrit le manuscrit original. S'il n'en est plus ainsi désormais, on le doit avant tout à « l'ingéniosité & l'admirable patience » de M. Louis Lafuma. Il vient, dans trois magnifiques volumes in-quarto¹, de mettre les résultats de ses découvertes à la portée de tous avec une clarté & une rigueur de méthode qui faisaient cruellement défaut à un Z. Tourneur. Le premier volume reproduit le texte suivant l'ordre de la copie exécutée à la mort de l'auteur. Il rectifie au passage bien des lectures & on l'admira d'autant plus de ne pas avoir signalé les bévues de ses devanciers qu'ils prêtaient à Pascal des sottises auxquelles sa réputation n'a résisté que par miracle. Tel était par exemple le : « *Agnus occisus est*

¹ *Pensées*, Éditions du Luxembourg, Paris, 1951.

ab origine mundi. Juge sacrificateur», qui prend un sens grandiose lorsque l'on lit, en excellent latin : «*juge sacrificium*¹». Après Tourneur, il déchiffre aussi les nombreuses ratures de Pascal, source d'information essentielle pour l'étude de son style & précieuse pour celle de sa pensée. Le tome II signale l'édition qui a, la première, fait connaître chaque fragment. Outre des indications sur la source manuscrite, il donne enfin les références indispensables (à la Bible, à Montaigne, parfois à Jansénius, à saint Augustin, à Grotius, &c.) & quelques remarques historiques. Dans le tome III, on trouvera les pièces qui peuvent faciliter l'intelligence du livre : biographies, préfaces, documents sur les *Pensées* classés par ordre chronologique, renseignements bibliographiques sur les diverses éditions, concordances, analyses des manuscrits les plus importants, en particulier des recueils Guerrier.

Comme le dit M. Mesnard, qui a déjà tiré un plein profit des découvertes de M. Lafuma, nous nous «retrouvons» à peu près maintenant «dans la situation des premiers éditeurs». Nous avons d'un côté vingt-sept «liasses enfilées» par Pascal lui-même (sans doute au moment où il préparait la conférence qu'il fit à Port-Royal en 1658). Viennent ensuite trente «séries» que M. Lafuma semble croire dans un désordre complet. Nous sommes au contraire frappé par le fait que la plupart (séries V à X & XII à XXII) n'auraient besoin que de légères retouches pour entrer dans une des «liasses». Le témoignage d'Ét. Périer n'est pourtant pas assez explicite pour que l'on puisse affirmer que ce classement est l'œuvre de Pascal lui-même. Les trois dernières séries (sur les miracles) ont en revanche été constituées par lui,

¹ Ed. Brunshvicg, frg. 685; - Lafuma Ms. 259-493.

mais elles étaient destinées à une *Provinciale*. L'Apologie qui, M. Mesnard l'a déjà marqué, n'aurait pas eu de caractère polémique. C'est ce qui explique l'absence dans la copie des notes sur les Jésuites qu'on trouve dans le recueil original. Il n'est pas étonnant que les Périer aient aussi «retranché» le *Mémorial* & le *Mystère de Jésus*. On comprend moins bien que diverses pensées sur Esdras & le Pentateuque aient subi le même sort¹.

L'ouvrage tout nouveau que nous avons maintenant devant les yeux ressemble-t-il à celui que Pascal aurait publié? Certainement non : il lui aurait fait subir une longue élaboration, transformant des indications schématiques en «lettres» & en «dialogues», de sorte que l'Apologie aurait beaucoup plus ressemblé aux *Provinciales* qu'aux actuelles *Pensées*². Les nombreux renvois aux différents chapitres³ & d'autres indications font cependant croire que le plan général était déjà bien arrêté dans l'esprit de l'auteur. M. Mesnard l'a dégagé dans quelques pages lumineuses qui devraient immédiatement remplacer les résumés classiques de Brunshvicg. «Au lieu d'un classement rigide & systématique, nous trouvons un savant entrelacement de thèmes, une composition subtile, musicale, une argumentation souple & nuancée, quoique toujours rigoureuse... Nous comprenons maintenant ce qu'est *l'ordre du cœur*». Et qu'on ne dise pas que les reconstructions «par l'intérieur» sauvaient l'essen-

¹ M. Mesnard nous signale que la «seconde copie» les considère comme une série de l'Apologie.

² On en trouve une confirmation dans les fragments destinés aux *Provinciales* qu'a groupés M. Lafuma : ils ont souvent un caractère moins élaboré que ceux de l'Apologie.

³ Les titres en sont généralement donnés de la même manière. Cependant il est significatif qu'une liasse (*Raison des effets* ou *Misère*) se soit d'abord appelée *Lois*.

tiel. Avait-on assigné au « pari » une place certaine ? Le « roseau pensant » faisait-il suite aux « deux infinis » ? Et, surtout, un Michelet & un Brunschvicg pouvaient bien parler, à propos de ce dernier fragment, de Galilée & de Swammerdam. Ils étaient bien loin d'imaginer qu'il se trouvait placé dans un chapitre sur la *Transition de l'homme à Dieu* qui ne peut se faire que par le Christ : « disproportionné » à tout ce qui l'entoure, bizarre composé incapable de connaître, ni le corps, ni l'esprit, ni l'union des deux en sa personne, « effrayé » par le « silence » de l'univers, l'homme ne peut conserver d'espoir qu'en cessant de rien espérer de lui-même.

Beaucoup de lecteurs feuilletteront rapidement les pages de M. Lafuma pour y trouver le secret de Pascal, son « idée de derrière la tête ». Il est pourtant encore nécessaire de les mettre en garde contre la précipitation. Oui, l'*Apologie* aurait commencé par une terrible peinture de la « vanité » & de la « misère » de l'homme, incapable d'atteindre la justice & la vérité, ballotté entre l'inquiétude & l'ennui. Oui, « le pyrrhonisme est le vrai » : mais alors, au nom de quels principes pourratt-on affirmer que le dogme du péché originel ou les contradictions qu'entraîne l'Incarnation du Verbe rendent le christianisme inacceptable ? Pourtant le scepticisme ne résiste pas au choc du réel : la conscience que l'homme prend de sa misère prouve sa grandeur, il a l'idée de la vérité absolue & du bonheur parfait, le « cœur » lui révèle des principes indubitables. Il est un tissu de contradictions, une énigme dont seule notre religion fournit le mot en même temps qu'elle fait espérer une entière satisfaction à la sensibilité : elle est donc « vénérable parce qu'elle a bien connu l'homme, aimable parce qu'elle promet le vrai bien ». Ces « harmonies » suffiront à cer-

tains romantiques : « j'ai pleuré & j'ai cru »¹. Mais Pascal est trop géomètre pour ne pas juger qu'elles ne constituent pas une véritable démonstration. Et il sait bien aussi que des mondains désabusés, esprits positifs, prétendront rester neutres tant qu'ils n'auront pas obtenu une entière certitude. Sage en apparence, cette conduite est en réalité la pire imprudence : refuser de parier, c'est parier contre Dieu, pour le fini contre l'infini ; la règle des partis oblige à faire l'inverse, à sacrifier des biens limités & d'ailleurs (les chapitres précédents l'ont assez montré) imaginaires, à « plier la machine », à agir comme si le christianisme était vrai.

Désireux de n'avoir pas été dupe, celui qui aura parié pour lui en viendra à désirer qu'il le soit. Et c'est justement ce qu'escomptait Pascal qui s'assignait pour but « faire souhaiter aux bons que la religion fût vraie ». D'ailleurs il avait noté dans l'*Art de persuader* que « la volonté croit ce qui contente son aspiration au bonheur ». Se bornerait-il, par une application cynique de principes janséniens, à faire appel à la délectation, clavier sur lequel Dieu (ou son instrument, l'apologiste — d'autres diraient le propagandiste) joue aussi bien que les passions qui lui sont contraires ? La foi ne serait alors qu'une variété de concupiscence. Un mufti aurait tout autant de droits à invoquer l'argument du pari, & le « salto mortale » de Jacobi, qui lui ressemble, ne peut pas conduire au delà d'un déisme mystique.

¹ Pascal aurait admis que l'expérience religieuse (telle que la concevra un J. Wesley) peut apporter l'équivalent de l'évidence rationnelle. Il l'obtint lui-même dans sa « nuit de feu », état qu'on ne sait où placer entre la foi intense & les grâces infuses des mystiques. Mais cette « révélation privée » n'avait de valeur que pour son bénéficiaire. L'expérience qu'invoque l'*Apologie* est celle de l'homme, non celle de Blaise Pascal.

Cela, Pascal ne l'aurait pas nié puisque, ayant écrit «faire souhaiter aux bons que la religion fût vraie», il ajoute aussitôt «puis montrer qu'elle est vraie». Par quels arguments? N'a-t-il pas déclaré inopérantes, inutiles & même dangereuses les preuves tirées de la métaphysique ou du spectacle de la nature? C'est qu'il en connaissait de meilleures & que l'*Apologie* manifeste, comme son œuvre scientifique, la volonté de se soumettre à l'expérience & de répondre à ses questions. Mais il y a d'autres faits que ceux du monde physique. Le fait de l'homme d'abord, la question que nous pose nécessairement sa présence *hic et nunc* avec ses incertitudes & ses contradictions¹ : si l'hypothèse qu'elle suggère a besoin d'être vérifiée par d'autres données, Pascal les trouve dans le fait de l'histoire. Les livres sacrés, grâce auxquels l'homme cesse d'être pour lui-même une énigme, lui offrent bien d'autres garanties de leur véracité : la perpétuité (sous sa double forme, judaïque & chrétienne) d'une religion opposée aux tendances de la nature, l'autorité du témoignage de Moïse, la divinité de la personne de Jésus-Christ, la sainteté de l'Église primitive. La réalisation des prophéties en l'un & en l'autre est un miracle permanent². Ce sont là des preuves, d'un autre ordre que celles de la géométrie, mais assez fortes pour

¹ On peut évidemment parler d'existentialisme, mais il faut bien remarquer que le problème est indépendant de toutes les particularités individuelles ou même chronologiques. Sa seule donnée est le «vide» fondamental, effet de la chute & appel à la Rédemption. Chacun doit trouver la solution de l'énigme, mais il n'y en a qu'une, la même pour tous les temps.

² On voit par là combien Pascal aurait affaibli sa démonstration si, comme l'a cru Brunschvicg, il l'avait couronnée par le Miracle de la sainte Epine. Celui-ci a certainement fortifié sa foi personnelle (son cachet l'atteste), mais c'est seulement en lui donnant pour fin de «discerner la doctrine» de Port-Royal qu'il a évité l'objection tirée de la rareté des miracles dans les derniers siècles de l'Église.

conserver une valeur en dépit des obscurités qui s'y trouvent jointes dans les Livres saints. Et qu'on ne dise pas que le même mélange se retrouve dans toutes les religions. Non seulement Mahomet n'a pas de prophètes, de «témoins», mais sa vie est celle d'un despote & les «clartés» de son Coran (pensez à son Paradis!) trahissent un idéal religieux «ridicule».

Il n'est donc plus question de faire de Pascal un fidéiste. Mais on commettrait une erreur aussi grave en exagérant la portée de son apologétique biblique. Quel qu'ait dû être l'équilibre final des *Pensées*, il n'est pas sans importance psychologique que la première partie en soit restée de beaucoup la plus développée. D'ailleurs, l'admirable chapitre *Fondements* (seul il peut donner tout son sens à la théorie des figuratifs) montre qu'il n'accorde à aucun de ses arguments, pas même à ceux qu'il tire de l'histoire, une valeur contraignante. S'il en était autrement, tout esprit bien fait pourrait aller à Dieu sans effort moral, la foi ne serait plus méritoire. Si, au contraire, la religion chrétienne ne se distinguait en rien des autres, elle perdrait son caractère raisonnable & les incrédules ne pourraient pas être condamnés sans injustice. Il faut donc que, comme dans l'Ancien Testament, l'ombre & la lumière se mêlent dans les arguments de l'*Apologie*, que chacun d'eux fournisse des motifs de crédibilité sans apporter d'évidence. S'ils étaient liés les uns aux autres, l'incertitude d'un seul suffirait à ruiner l'ensemble. Mais, à l'enchaînement de la géométrie & de saint Thomas, Pascal a, comme Saint-Cyran, préféré «l'ordre du cœur» : il attire l'attention sur des «lignes de fait» multiples¹

¹ L'argument des figuratifs se décompose lui-même en autant de preuves qu'il y a dans l'Ancien Testament de figures indépendantes du Christ & de l'Église.

& variées, il signale leur convergence, sans pourtant cacher que leur rencontre n'est certaine que pour celui qui a été transporté au centre par Dieu lui-même. *Credo ut intelligam*, disent les augustiniens. L'entrée de la foi dans un seul cœur n'a pas un caractère moins miraculeux que l'établissement du christianisme dans le monde. L'un & l'autre sont préparés par des moyens humains, mais seule est efficace la Grâce qui, guérissant la volonté corrompue, rend la vue à l'œil spirituel, au cœur.

D'ailleurs — sa *Conclusion* le marque nettement — même s'il le pouvait, Pascal ne se soucierait pas de donner une foi qui ne serait due qu'à la force exceptionnelle de l'intelligence. La foi sans charité n'est qu'une foi de démon. Aussi son *Apologie* ne veut-elle pas faire des croyants, mais des saints : on ne comprendrait pas sans cela qu'elle s'achève en traité de spiritualité. Ses deux derniers chapitres dégagent la conduite qu'impose au converti la doctrine du Corps mystique : humilité, dépendance entière de la motion divine, destruction de la volonté propre. Conduit par Saint-Cyran, Pascal a retrouvé la mystique sous la forme christocentrique que lui avaient donnée Jean d'Avila & Bérulle.

Des préoccupations aussi peu scientifiques n'enlèvent-elles pas, aux yeux d'un homme du xx^e siècle, toute valeur à la façon dont l'*Apologie* traite l'Écriture ? En réalité, elles sont jointes — qu'elles en soient les effets ou la cause — à une audace bien rare en un temps où régnait le littéralisme biblique. Les « obscurités voulues de Dieu » sont aussi les données que l'histoire suffit à expliquer. Pascal admet ainsi une exégèse indépendante de l'apologétique : il suffit qu'elle ne puisse la ruiner. Ne dit-il pas, à propos sans doute de la condamnation de Galilée : « OB. : Visiblement l'écriture pleine de choses

non dictées du Saint-Esprit. — R. : Elles ne nuisent donc point à la foi. — OB. : Mais l'Église a décidé que tout est du Saint-Esprit. — R. : Je réponds deux choses : I. que l'Église n'a jamais décidé cela¹, l'autre que quand elle l'aurait décidé, cela se pourrait soutenir² ? N'affirme-t-il pas sans ambages que « les six jours que Moïse représente pour la formation d'Adam, ne sont que la peinture des six âges pour former Jésus-Christ & l'Église³ » ? Il est vrai que, dans ses « preuves de Moïse », Pascal manifeste des tendances opposées. C'est sans doute qu'il tient particulièrement à soustraire à la discussion le péché originel, attesté par la *Genèse*. C'est aussi que les libertins qu'il connaissait ne lui opposaient rien de sérieux & qu'ils étaient embarrassés par l'ingénieux argument que Pascal tirait de la longévité des patriarches. Mais, trois mois après les *Pensées*, paraissait le *Tractatus theologico-politicus* où, en établissant que le Pentateuque n'était pas l'œuvre de Moïse, Spinoza ruinait indirectement la conclusion de l'apologiste. Celui-ci aurait-il montré le même entêtement que Bossuet, pressé sur ce point par Richard Simon ? Ce n'est nullement sûr. Pascal n'a jamais dit en effet qu'ombres & lumières fussent à chaque moment placées aux mêmes points⁴, ni même

¹ En effet, il ne s'agit que d'une décision de l'Inquisition romaine que les Français distinguaient alors couramment de l'Église.

² En prenant position sur ce qui « ne nuit point à la foi », l'autorité ecclésiastique deviendrait « tyrannique » (cf. chap. III). A notre connaissance, on n'a pas jusqu'ici essayé d'expliquer ce fragment (Br. 568 ; — Laf. Ms. 760).

³ Br. 656.

⁴ Si la substitution de la critique érudite au libertinage mondain a créé des difficultés nouvelles, elle en a fait disparaître d'autres : nul n'est plus choqué de l'humble naissance du Christ & nous comprenons à peine que Pascal ait cru nécessaire de la justifier par sa théorie des « trois ordres ». Mais la question était capitale aux yeux des incrédules qu'il rencontrait.

que la proportion d'ombre & de lumière restât constante. Pour que son *Apologie* fût, d'après ses propres principes, ruinée, il faudrait que l'histoire n'offrît plus au surnaturel aucun point d'insertion, que la foi fût, non plus « au-dessus de » la raison, mais « contre » elle, que Mahomet eût autant de droits à notre amour que le Christ.

Ce n'est pas pur hasard si les travaux que nous venons de signaler à nos lecteurs se ressemblent par la minutie d'une méthode qui n'ignore pas les servitudes matérielles de la pensée, aussi bien que par l'importance des résultats qu'ils apportent. Il n'existe pas en effet d'autre moyen d'échapper aux habitudes mentales de son temps (véritable *nature*, Pascal l'avait déjà dit) : or c'est là une condition nécessaire — sinon suffisante — de l'intelligence du passé. Ainsi s'explique que, interprétée jusqu'ici de façon philosophique, l'*Apologie* prenne maintenant un caractère tout religieux : le xvii^e siècle n'est pas celui de l'éclectisme, du pragmatisme ou de l'idéalisme critique, mais, selon le mot de M. Jean Dagens, « le siècle de saint Augustin ». Tous les problèmes que pose Pascal sont loin d'être pour autant résolus, ses habiles interprètes le savent mieux que personne¹ : mais la tâche de longue haleine qu'en constituera l'étude change entièrement d'aspect. Les travaux sur les *Pensées* pourront désormais se compléter au lieu de se succéder, tels des châteaux de sable. Que ceux qui ont posé de solides fondements en soient remerciés.

Jean ORCIBAL.

¹ Il faudrait en particulier, comme le suggère M. Lafuma, photographe le manuscrit original selon l'ordre de la copie.

INFORMATIONS DIVERSES

LA VIE DE LA SOCIÉTÉ. — Son Conseil d'administration a organisé deux promenades qui ont eu lieu en octobre, la première, dans le vallon de Port-Royal, sous la conduite de M. l'abbé Louis COGNET, la seconde, au Musée de Versailles, qui fut dirigée par M. MAURICHEAU-BEAUPRÉ, son conservateur en chef, notre président.

Nos sociétaires y sont venus au nombre d'environ quatre-vingts, profondément émus par notre pèlerinage annuel à Port-Royal des Champs, & pleins de reconnaissance pour ceux qui les ont guidés.

L'Assemblée générale annuelle, à laquelle tous nos membres seront spécialement convoqués, aura lieu vraisemblablement dans le courant du mois de mai.

Nous sommes heureux de vous annoncer que M. Jean ORCIBAL, l'un de nos vice-présidents, vient d'être choisi par l'École des hautes études (section des Sciences religieuses) comme directeur d'études chargé de l'*Histoire du Catholicisme moderne et contemporain*. Il commencera dans le courant de mars à la Sorbonne (1^{er} étage, au-dessus de la Faculté des Sciences) deux séries de conférences dont l'une portera sur *Pascal et l'Augustinus*. Il recevra, après ses cours, tous ceux que l'histoire de Port-Royal intéresse.

NÉCROLOGIE. — La Société a perdu au cours de l'année deux de ses membres les plus éminents : Louis JOUVET, qui nous avait adressé sa demande d'admission au mois de juin, & qui devait, hélas, disparaître quelques semaines plus tard ; & le philosophe Louis LAVELLE, professeur au Collège de France, un de nos premiers adhérents, qui est décédé au mois d'août.

LE VERSEMENT DES COTISATIONS. — Bien que le Conseil d'administration ne dispose que de sommes fort modiques pour assurer le fonctionnement régulier de la Société, il n'a pas cru devoir relever le montant de la cotisation annuelle. Il demande instamment à tous ceux de ses adhérents, qui sont en mesure de le faire, d'effectuer leur versement annuel dans le courant du premier trimestre.

Nous rappelons à ce sujet les indications fournies dans notre circulaire du 16 juin 1951 : le minimum de la cotisation demeure fixé à